

Extrait de la littérature de ce temps : contenant ce qu'il y a de plus curieux dans les Journaux de France

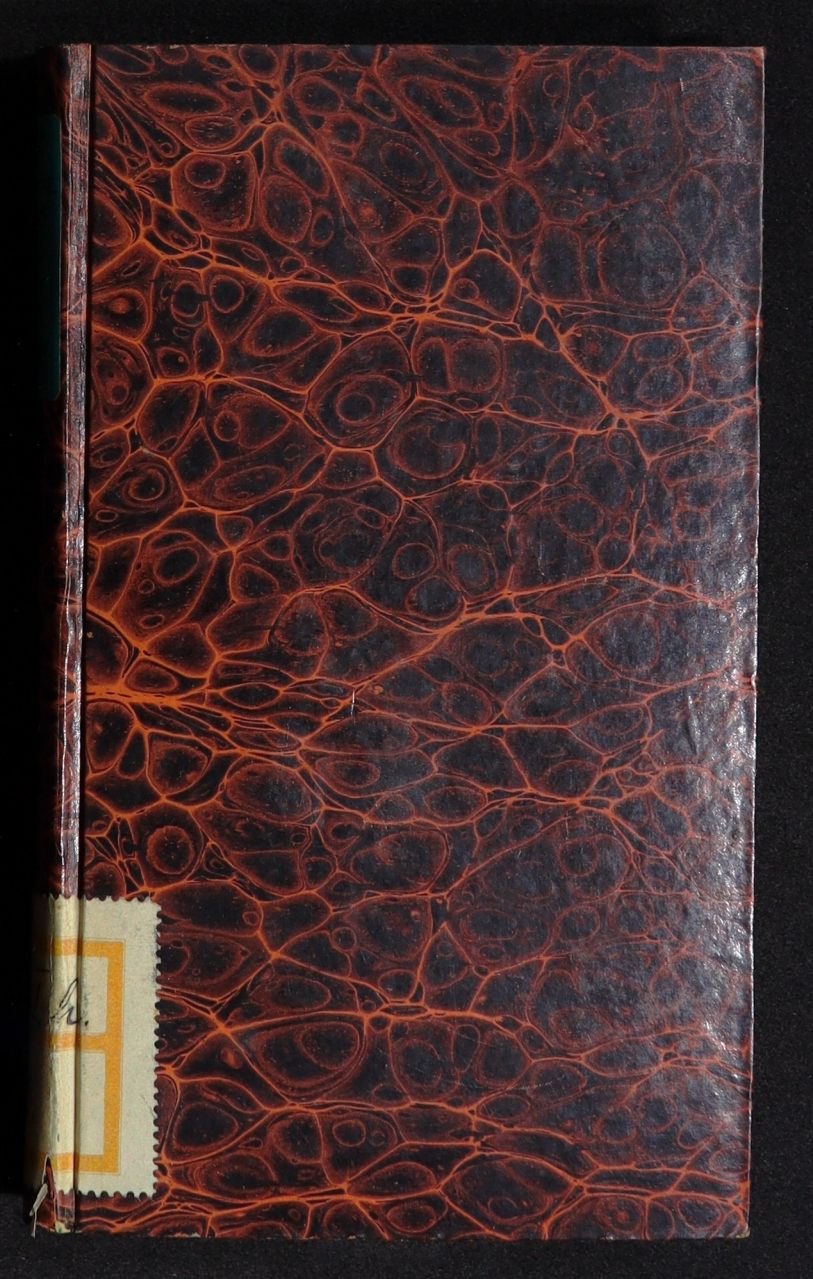
1.1754,2

A Mersebourg: Chez Laitenberger, MDCCLIV

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn176719434X>

Band (Zeitschrift) Freier  Zugang





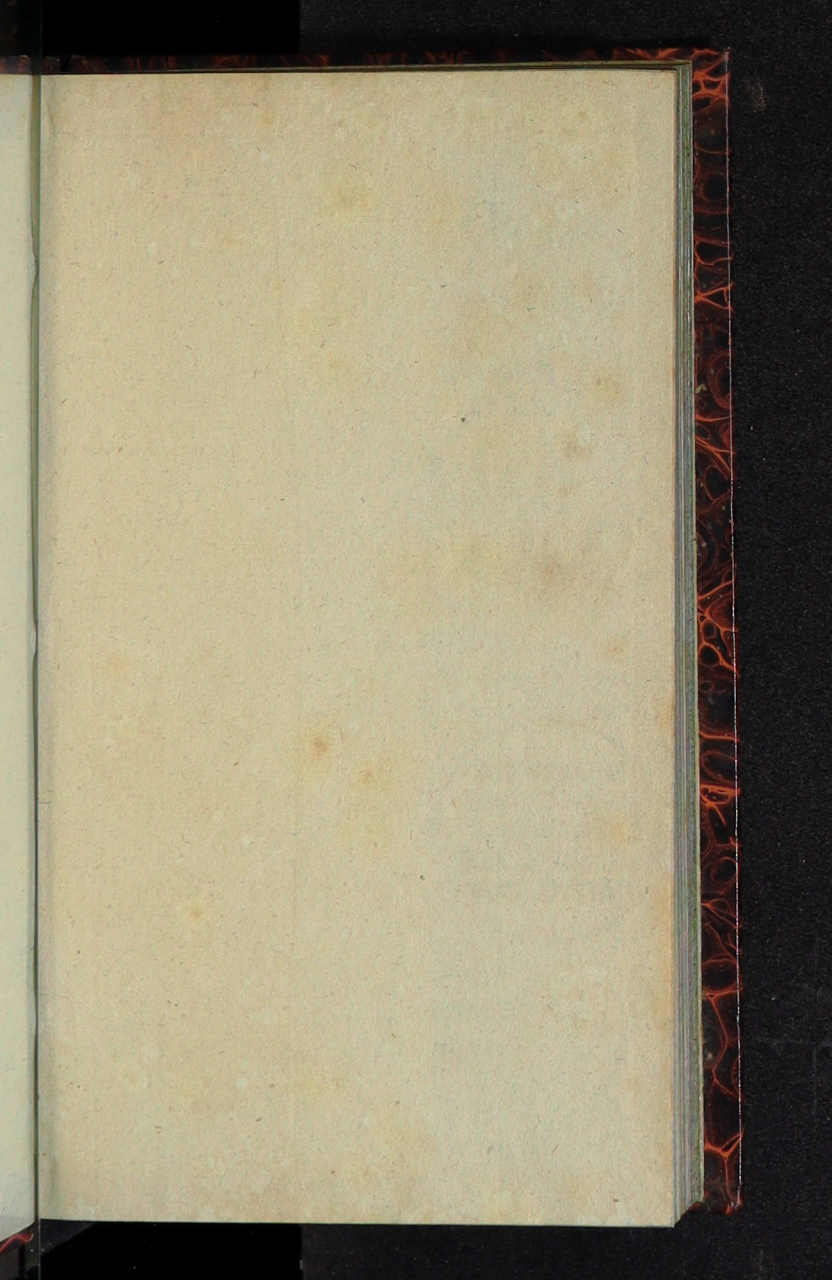
Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

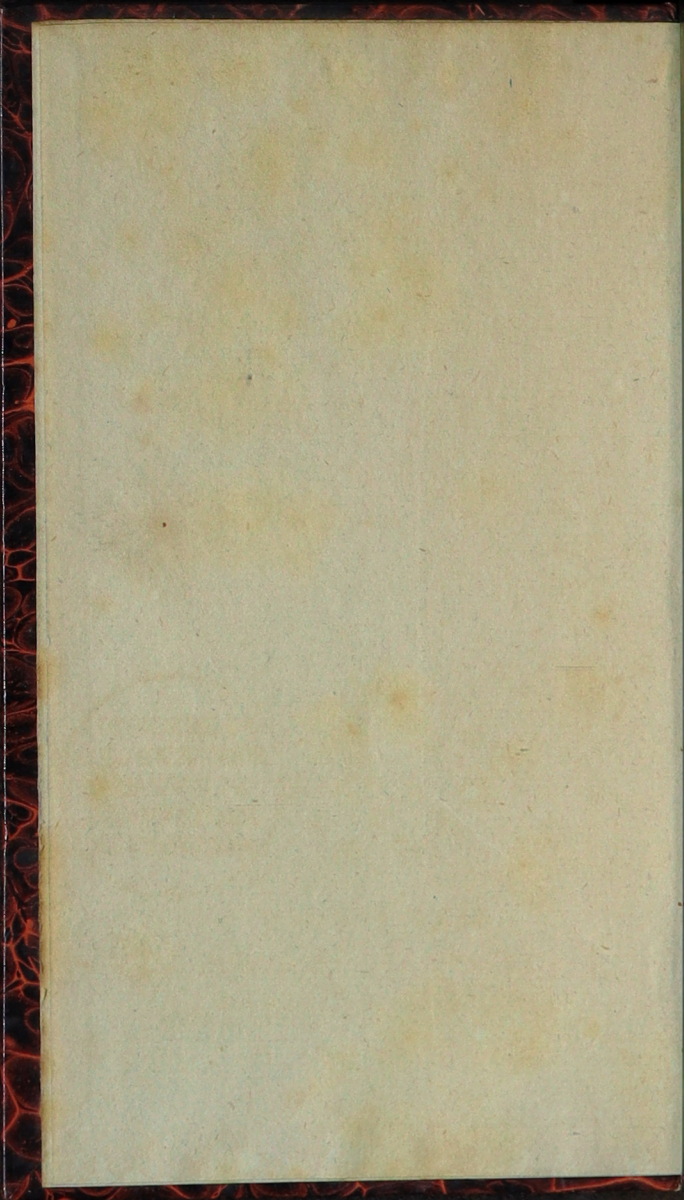
https://purl.uni-rostock.de/rostdok/ppn176719434X/phys_0001



Alth

250





EXTRAIT
DE LA
LITTÉRATURE
DE CE TEMS
CONTENANT
Ce qu'il y a de plus curieux
DANS LES
JOURNAUX
DE FRANCE

Et de plus interessant dans les
autres ouvrages periodiques, qui
ont quelque reputation

EN ALLEMAGNE.

TOM. I.

Seconde Partie.



A MERSEBOURG,
Chez Laitenberger, Imprimeur du
Chapitre Royal MDCCLIV.

TABLE DES ARTICLES.

- I. *La Grande Galerie de Versailles & les Salons qui l'accompagnent, peints par Charles le Brun, premier Peintre de Louis XIV. &c. pag. 81.*
- II. *Traité des Diamans & des Perles, ou l'on considere leur importance. Par David Jeffries, Joaillier. Ouvrage traduit de l'Anglois. A Paris 1753. pag. 101.*
- III. *La Religion Chretienne Démonstrée par la Conversion de S. Paul. Ouvrage traduit de l'Anglois de Milord George LITTLETON. A Paris 1754. p. 114.*
- IV. 1) *Eloge du General de Still. p. 125.*
2) *Nouvelles Experiences sur le sang Humain, par Mr. Eller. pag. 132. (tiré de l'Histoire de l'Academie Royale &c.)*
- V. *Discours de Stanislas, Roi de Pologne.*
- VI.) *Le Siecle de Louis XIV. par Mr. de Voltaire. pag. 344.*
- VII) *Explication d'une Suede de Medailles par Mr. Chapat, Conseiller de Cour de S. M. le Roi de Prusse. A MONSIEUR FORMEY. p. 155.*



I.

LA GRANDE GALERIE DE VER-
SAILLES, & les deux Salons qui l'ac-
compagnent, peints par CHARLES LE
BRUN, premier Peintre de Louis XIV,
dessinés par JEAN-BAPTISTE MASSE,
Peintre & Conseiller de l'Academie
Royale de Peinture & de Sculpture; &
gravés sous ses yeux par les meilleurs
Maîtres du tems. Vol. in-8. de 60. pa-
ges, servant à l'explication des
Estampes qui representent toutes
les Peintures de cette grande Ga-
lerie, & des deux Salons.

(Tiré des Mem. de Trev. Dec. 1753.
p. 2773.)

UN Peintre celebre, parmi les An-
ciens, vouloit qu'on portât dans
les ouvrages de l'Art, comme dans
le detail des Mœurs, une sorte de
Seconde Partie. F con-

confiance: c'est que, sans la confiance, on ne se livre à rien de grand; on prévoit trop de difficultés, on soupçonne trop de traverses, on envisage plus les malheurs que le bon succès; & voilà ce qui engourdit le courage, ce qui fait qu'on ne s'élève point au-dessus du mediocre.

La confiance, dans l'exercice des Arts, ne parut peut-être jamais mieux qu'au moment où un habile homme, plein de zèle pour l'honneur de la Nation, entreprit de desfiner & de faire graver toute la grande Galerie de Versailles. Ce fut en 1723. que ce projet fut conçu. M. Massé, qui en est l'Auteur, ne prévint pas que son travail dureroit 30 ans: mais il ne put se dissimuler à lui-même qu'il entroit dans une carrière immense; que son entreprise exigeoit beaucoup de dépense, de protection, d'assiduité, de dépendance à l'égard des différens Graveurs

veurs dont on seroit obligé de se servir ; qu'il falloit s'attendre à des revolutions , à des incidens , à des retardemens : & pouvoit-il ne point redouter les passions des hommes ; l'indifference des uns, la jalousie & la mauvaise volonté des autres, la curiosité sterile d'un certain Public, & l'insensibilité grossière de la multitude ?

Qu'on imagine donc un Artiste, à la fleur de l'âge & très-accrédité dans sa profession, qui sur le champ abandonne presque tout le soin de sa fortune ; qui se livre à une operation glorieuse, mais très incertaine pour le succès ; qui consacre à ce travail tout son bien, tout son tems, tous les secours de ses amis ; qui s'expose même, en reussissant, à ne point retirer les frais prodigieux de l'entreprise ; qui, durant trente années, voit perir ou disparaître la plupart de ceux sur lesquels il comptoit ; qui est obligé

de tirer parti des evenemens, de tourner à son avantage les catastrophes du monde, d'attacher à ses intérêts divers protecteurs; qui parmi les degouts, les contradictions, les embarras de toute espèce, arrive enfin au terme qu'ils s'etoit proposé, donne un Ouvrage admirable, est accueilli des Connoisseurs & des Grands, reçoit même de son Souverain le temoignage d'une approbation très-distinguée: voilà l'histoire du Livre, des Estampes & de l'Auteur dont nous devons être occupés dans cet Article.

Ce fut le 25. Septembre dernier, que M. Massé eut l'honneur de présenter ses Volumes à S. M. & à la Famille Royale. Le Roi, en regardant les Estampes, dit aux Seigneurs dont il étoit environné, *voilà ma Galerie eternisée, car cela restera.* Comme ce jour étoit celui des Ambassadeurs, & que l'Ouvrage de M. Massé est dans son plus grand éclat
sous

I. *La grande Galerie de Versailles.* 85

sous verre & en bordure, il avoit fait exposer, dans la grande Galerie de Versailles, un assortiment bien monté, afin que tous ces Ministres Etrangers pussent en mieux juger. Ils parurent tous frappés de la grandeur de cet Ouvrage. La Reine s'y arrêta longtems; l'Auteur lui en expliqua les allegories, qu'elle écouta avec cette bonté obligeante qui la caractérise. Monseigneur le Dauphin marqua autant d'empressement que de plaisir en regardant ces morceaux. Le Roi de Pologne Duc de Lorraine les regarda aussi avec beaucoup d'attention, & en fit compliment à M. Massé.... Quoique le Roi eût déjà vu son Volume dans la Salle du Conseil, S. M. voulut bien encore parcourir tous les morceaux dans la Galerie, où l'Auteur eut l'honneur de l'accompagner & de l'entretenir, &c. Ainsi transcrivons-nous une petite relation qui nous a été communiquée

en manuscrit : on y voit les premiers & les grands succès des belles Estampes de M. Massé. Le même assortiment qu'il avoit exposé dans la Galerie de Versailles, a été vu depuis au Salon du Louvre, & Paris lui a donné les plus sinceres eloges. Le tems ne fera que confirmer & accroître ces favorables idées. La Galerie de Versailles pourra périr, mais les Planches ne periront point; & tous les âges verront ce chef-d'œuvre de zèle & de savoir : nous parlons de la Galerie même.

On a dit que, considérée dans sa totalité, elle pouvoit passer pour *un véritable Poëme Epique qui se soutient par la fable & par d'agréables fictions.* Cela est vrai, & se reconnoît d'autant mieux, qu'on examine de plus près les Planches de M. Massé & les explications qu'il en donne. La Galerie entière a 37. toises & un pied de longueur en dedans, sur cinq toises deux pieds de largeur, sans parler des

des deux Salons qui sont aux extrémités, & avec lesquels elle occupe toute la façade de l'avant-corps du côté du château sur le Jardin. C'est dans ce magnifique appartement très-decoré de marbre, de bronze doré, de glaces, de Statues antiques, que le celebre le Brun a déployé toute la grandeur de son genie. La voûte presente, en 9. grands tableaux & 18. petits, une partie de l'Histoire du feu Roi; c'est à dire ses grandes actions depuis 1661. qu'il prit en main les rênes du Gouvernement, jusqu'en 1678. qu'il donna la paix à l'Europe par le Traité de Nimégué. Les Salons placés aux extrémités contiennent de plus cinq Tableaux chacun, savoir celui de la Coupole, & quatre placés dans les cintres: à quoi il faut ajoûter, tant pour ces Salons que pour la Galerie, les divers ornemens des angles; ornemens tantôt militaires & tantôt pacifiques: le tout extrêmement

mement riche, parlant aux yeux & à l'esprit du Spectateur par une multitude de symboles, de devises, d'armoiries, de génies répandus çà & là, de trophées, de festons, &c.

Tels sont les objets que M. Massé a entrepris de desiner & de faire graver. Son Ouvrage comprend 55. pièces tant grandes .que petites, dont deux, qui sont les Coupoles des Salons, n'ont pu être imprimées que sur des feuilles très-étendues: la forme des Tableaux exigeoit cette attention. La Planché qui nous rend la Coupole du Salon de la Guerre, fait voir la France portée sur un nuage, tenant d'une main la foudre, & de l'autre un bouclier sur lequel est le Portrait de Louis XIV. Elle est environnée de Victoires en différentes positions: les unes tiennent des Tableaux qui représentent les succès des dernières campagnes; les autres portent des étendards où l'on voit

voit les armes des Puissances vaincues: les unes sont chargées de Palmes & de Couronnes de laurier; les autres de trophées: il en est une qui paroît tranquillement assise sur un monceau d'armes, ayant entre ses mains les armes, de la Ville de Strasbourg, pour marquer que sa réduction se fit sans violence.

Ceci est la Notice de M. Massé, dont le Livre clairement & proprement écrit, met sous les yeux du Lecteur toutes les merveilles pittoresques de la Galerie. A mesure que les sujets deviennent plus poétiques, le stile des Notices s'élève. Il faudroit s'arrêter, par exemple, à celle de la Planche N. II. où le Roi est représenté, prenant en main les rênes de l'Etat. Toute la description de cet admirable morceau est un vrai Poëme en Prose; & telle est encore celle du N. IV. qui a pour objet le *Passage du Rhin*. Le Roi est

dans un Char de victoire tiré par deux chevaux qui semblent voler ; il tient la foudre à la main, & l'impetuofité de fa course est encore marquéé par l'agitation de fes cheveux que le vent rejette en arriere. La Gloire & Minerve volent devant le Char, & Hercule qui le fuit, paroît le pouffer par-deffus les flots. L'Espagne qui s'avance couverte d'un mafque, voudroit arrêter le Vainqueur ; mais au-lieu de faifir les rênes des chevaux, elle ne peut s'attacher qu'à un des traits qui l'entraîne elle-même. Le Rhin qui fe reposoit fur son urne, fe releve epouvanté de la prodigieufe vîteffe avec laquelle il voit le Monarque traversant fes flots, & d'effroi il laiffe tomber son gouvernail. Cependant le char avance, & un amas confus d'hommes & de femmes renverfés fous les pieds des chevaux, font le fymbole des obstacles que le Roi avoit déjà furmontés,

I. *La grande Galerie de Versailles* 91

tés, & des Villes qu'il avoit prises. La Hollande, portée sur le Lion de ses armes, se presente elle-même au-devant du Char l'épée à la main, & n'oppose pour toute défense qu'un bouclier sur lequel on voit tracés les restes de cette Inscription flateuse qui avoit revolté la plupart des Souverains, &c. La suite est à lire & à verifïer en presence du tableau ou de la gravûre. On verra que tout est précis, exact, bien rendu & bien exprimé.

Mais en suivant ces grands Ouvrages, nous ne devons pas nous refuser à une reflexion solide & même importante. Les Etrangers qui voyent la Galerie de Versailles, sont quelque fois tentés de s'en plaindre comme d'un Monument plein de faste, où l'honneur des Nations voisines n'est nullement menagé: ils se recrient contre les situations humiliantes où paroissent l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande

Hollande &c. C'est la foudre de Jupiter qui les ecrase, la massue d'Hercule qui les renverse, la lance de Mars qui les met en deroute, l'egide de Minerve qui le confond: c'est l'envie, la fureur, la temerité qui preside à leurs conseils: au-lieu que toutes les Vertus & tous les Dieux de l'Olympe dirigent les pas & les coups du Monarque François.

Voilà une delicateffe peu philosophique, & qui suppose qu'on ne sçait pas apprecier au julle ces sortes de decorations. Les Anciens disoient des Tableaux de Nicomaque, *qu'ils estoient comme les vers d'Homere*: excellente image qui nous apprend que le Peintre & le Poëte sont également guidés par l'imagination. Quand un Prince remporte des avantages sur ses ennemis, le Peintre & le Poëte font ses Soldats d'une taille heroïque, lui donnent des coursiers semblables

bles à ceux du Soleil, placent devant son Char la Victoire & la Renommée avec leurs doubles trompettes, enchaînent à ses pieds les Nations vaincues, &c. C'est le cas de l'axiôme d'Horace:

Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua
potestas.

Et toutes ces licences ne doivent blesser personne. Si nous trouvions en Allemagne & en Angleterre nos batailles d'Hochstet & de Ramillies peintes ou gravées par les Artistes du Pays, serions-nous fâchés ou surpris d'y voir nos Guerriers sous les pieds des chevaux, nos lys foudroyés, nos Villes en posture de femmes eperdues, où suppliantes; les Generaux ennemis, un Marlborough, un Prince Eugene brillans de gloire, accompagnés de Mars & de Bellone, &c? Il est donc à propos de retrancher ces sensibilités mutuelles de ne pas soup-

soupponner, dans les ornemens d'un Palais, plus de pretentions qu'on n'a voulu y en mettre; de croire que leur merite principal ressortit aux Arts; & que, si ce sont des temoignages d'admiration ou de reconnoissance, leur eclat ne s'etend point jusqu'à obscurcir la gloire des Peuples voisins.

Ces observations pourront dissiper les ombrages de l'Etranger, & le rendre favorable aux Planches de notre Auteur. Quoi de plus digne d'être placé dans tous les Cabinets de l'Europe! Outre la correction du dessein, travail qui seul a duré huit ans, les Gravûres sont véritablement des meilleurs Maîtres. Il suffit de nommer MM. Simoneau, Audran, Tardieu Pere & Fils, les FF. Dupuis, Ravenet, Thomassin, Desplaces, Beauvais, Will, Preisser, Surugue, Cars, Cochin Fils, Soubeiran, Lepicié, Duflos, Aveline, Sornique. Plusieurs de ces habiles

1. La grande Galerie de Versailles. 95

les gens n'ont pas mis la dernière main aux morceaux qu'ils avoient entrepris; d'autres leur ont succédé, & c'est ce qui fait qu'on lit au bas de quelques-unes de ces Estampes, gravé par * fini par **. On conçoit que la substitution des Burins a dû retarder extrêmement l'ouvrage, qu'il en a couté pour retoucher des Estampes commencées, & pour les porter au point de la plus haute perfection: à quoi il faut ajouter la grandeur immense de certains Sujets; tels par exemple que les Coupoles des deux Salons; les neuf grands Tableaux de la Galerie, les huit morceaux en Cintre, &c. Et parmi ces Sujets, combien sont d'une force supérieure, comme le passage du Rhin, la prise de Maestricht, de Gand, de la Franche-Comté; ceux qui présentent le Roi gouvernant par lui-même, ou prenant la résolution de faire la guerre aux Hollandois, ou donnant

nant ses ordres pour attaquer en même tems quatre Places de la Hollande! Et nous n'insistons point sur les deux Coupoles; sur le magnifique morceau des trois Puissances voisines & rivales de la France; sur le Tableau où les mesures de l'Espagne paroissent rompues, &c.

Le Brun étoit, dans ses ouvrages, comme ce fameux Iimanthe, dont Pline a tant parlé. Il donnoit plus de choses à penser qu'il n'en exprimoit. Voyez le Cintre de Bellone en fureur dans le Salon de la Guerre. Cette Deesse est prête à s'élancer de son Char traîné par des chevaux fougueux qui foulent à leurs pieds tout ce qui se rencontre sur leur passage: près d'elle est la Discorde qui, avec ses flambeaux, embrase des Temples & des Palais, &c. Tout ce Tableau est terrible; mais le visage seul de Bellone inspire plus d'effroi que tout ce qui l'environne. C'est une colere profonde & réfléchie qui

la

I. La grande Gallerie de Versailles. 97

la possede; c'est l'ardeur des combats, du carnage & de la mort qui eclate dans toute sa Personne. Voilà ce qu'un Graveur doit saisir; il faut que son esprit, comme celui du Peintre, aille encore au-delà de son Art: c'est encore le bel eloge que Pline fait de Timanthe. Il faut que les Estampes soient comme les Tableaux de Zeuxis & de Polygnote, dont on louoit le clair-obscur, la perspective, le feu, la vie.

Nos Graveurs sont parvenus à ce point de perfection: nous voudrions pouvoir suivre toutes les pieces de la Galerie, & dire ce qui caracterise chacune; par exemple, les Graces repandues dans tout le Salon de la Paix; la force & la sagesse dans tout ce qui represente les Conseils du Roi: la Poësie vive & triomphante qui releve les conquêtes de ce Monarque, &c. Notre pensée n'est pas qu'il ne se trouve dans ces Estampes, ni repetition

Seconde Partie.

G

des

des mêmes symboles; ni monotonie dans la composition de certains sujets: mais ces défauts, peut-être trop exagérés par quelques Critiques, ne retombent que sur le Peintre. Les Graveurs n'ont pas dû reformer ses idées, ils étoient obligés de les suivre & de les rendre. Ceux qui ont gravé d'après Paul Veronése, ont souvent manqué au *Costume*; & jamais on ne leur en a fait de reproches, parce que la faute étoit totalement sur le compte des Tableaux & de leur Auteur. Quelle différence après tout entre l'uniformité prétendue dont on accuse le Brun, & cette ignorance presque totale des usages & des mœurs qu'on remarque dans les Oeuvres de Paul Veronése!

Mais c'en est assez sur une matière qui demande l'œil & l'examen des Connoisseurs. Nous pouvons affirmer que le plaisir d'avoir l'Ouvrage de M. Massé en sa possession,
de

I. *La grande Galerie de Versailles.* 99

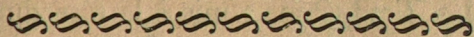
de le contempler à loisir & dans tous ses détails, d'en saisir l'esprit, la finesse, la noblesse & la grandeur, est une de ces satisfactions delicates qu'on eprouve rarement, & dont il n'est pas aisé de multiplier les exemples. A la vue de tant de belles choses, le Philosophe même pourroit être tenté d'envier le fort des Plutus du Siécle: car cette grande Collection n'est pas comme les Tableaux de Protogéne, qu'on donnoit presque pour rien, avant qu'Appelle vînt offrir cinq cens talens de chacun.

L'Exemplaire des 55 Pièces de M. Massé est de 300. liv. en blanc sur papier grand-Aigle, avec deux planches sur papier grand-Louvois, sçavoir la Coupole du Salon de la Guerre, & celle du Salon de la Paix: le papier grand-Aigle etoit trop petit pour ces deux morceaux. Il arrive de-là que ceux qui voudront faire relier leur Exemplaire dans le

100 I. *La grande Galerie de Versailles.*

format du grand-Aigle, auront un pli au-dessus de chaque coupole, ce qui est un inconvenient assez ordinaire dans toutes les grandes collections. Cependant, pour éviter ce petit derangement, toujours desagréable à quelques Amateurs délicats, l'Auteur a fait imprimer 100 Exemplaires sur le grand-Louvois, dont le prix est de 400 livres en blanc. Et voilà tout ce que nous pouvons dire de cette Oeuvre de 30 ans, digne assurément, comme S. M. a daigné l'observer avec sa bonté & sa justesse ordinaires, d'éterniser la Galerie de Versailles.

II. Traite



II.

TRAITE DES DIAMANS ET
DES PERLES, où l'on considère leur
importance; on établit des règles cer-
taines pour en connoître la juste valeur,
& l'on donne la vraie méthode de les tail-
ler. On y trouve aussi des observations
curieuses, également utiles aux Nego-
cians & aux Voyageurs, & qui inté-
ressent même la Politique. Par DAVID
JEFFRIES, Joaillier. Ouvrage traduit
de l'Anglois sur la seconde édition, qui a
été considérablement augmentée.

A Paris 1753.

(Journal des Sçavans, p. 445. A Am-
sterdam, 1753.)

La traduction de cet Ouvrage
qu'on en donne aujourd'hui sur
la seconde édition, ne peut être que
très bien reçue du Public. Elle est
dediée à M. le Prince de Condé.

G 3

Le

Le Traducteur a mis à la tête du Livre une assez longue Preface, où il indique plusieurs Ouvrages qui traitent des Diamans & des Pierres, & où il renvoie sur-tout à un Catalogue des diverses curiosités du Cabinet de M. le Chevalier de la Roque, qu'a publié feu M. Gerfaint, très-habile connoisseur en ce genre. Il previent aussi dans cette Preface, certaines objections qu'il imagine que quelques Artistes pourroient faire sur l'objet de ce *Traité*.

Les Diamans & les Perles etant les plus précieux de tous les bijoux, & contribuant beaucoup à la richesse d'un Etat, il etoit important d'avoir des règles fixes pour les evaluer proportionnellement à leur poids, à leur grandeur, & à la manière plus ou moins avantageuse dont ils seroient taillés. Mais il semble qu'on n'esperoit pas de parvenir jamais à etablir des principes
 aussi

aussi certains que ceux que donne ici M. Jeffries. On est même encore si persuadé que ce n'est qu'à l'œil qu'on peut apprécier la valeur de la plupart des diamans, qu'il y a tout lieu de croire que ce préjugé ne pourra se détruire que peu à peu. Il est vrai qu'il faut de l'habitude & de l'expérience pour juger du prix d'un diamant par rapport à ses qualités naturelles, c'est-à-dire, à son degré d'éclat & de pureté; car on sçait que les beaux diamans doivent ressembler à une goutte d'eau parfaitement claire, & n'avoir ni taches, ni pailles, ni veines, ni autres défauts de cette sorte; & c'est à proportion qu'il en participera plus où moins, que sa valeur doit diminuer où augmenter. Mais pour prendre un terme moyen à cet égard, l'Auteur suppose que le Karat de diamant, qui est la quatrième partie d'un grain, soit évalué à deux livres sterling, ou à en-

viron deux louis d'or de France: & il observe que le Karat ne pourra être apprécié plus de 3 livres sterling ni moins d'une. Car dans le cas où un diamant couteroit moins d'un louis d'or le Karat, il ne vaudroit pas la peine d'être taillé, parce qu'il seroit cendreau, ou taché, ou veineux, ou raboteux, ou mal conformé, ou d'une mauvaise couleur, &c. Cela posé, & tout étant égal d'ailleurs, on veut sçavoir le prix d'un diamant de trois Karats à 2 louis le Karat. Suivant la règle établie par l'Auteur, un diamant augmente de valeur proportionnellement au quarré de son poids. Ainsi dans l'exemple proposé il faut prendre le quarré de 3 qui est 9, & le multiplier ensuite par 2 louis prix du Karat, par conséquent ce diamant sera de 18 louis. Par la même raison, s'il pesoit 4 Karats, il seroit évalué à 32 louis.

Maintenant s'il s'agit d'un diamant

mant poli & taillé, comme on demontre qu'il a perdu la moitié de son poids par la taille, on ne peut se dispenser d'avoir regard à cette perte pour determiner sa valeur. Ainsi, si un diamant taillé pèse 3 Karats, par exemple, il faut supposer qu'il en pèse 6, & on trouvera par la règle etablie qu'il vaudra 72 louis. De-même s'il pesoit 4 Karats, on supposeroit qu'il en pèse 8, & on l'évalueroit à 128 au-lieu de 32 louis. On voit par-là qu'il ne seroit pas impossible de determiner la valeur du diamant de l'Empereur, qui pèse 139 Karats un deuxième, ou de celui du Mo....* neuf seizièmes, & que ces bijoux ne doivent pas être regardés commé absolument hors de prix. Il est vrai cependant que Tavernier avoit déjà fait cette réflexion au chapitre 18 du deuxième Livre de la deuxième partie de ses Voyages, où il indique cette même règle de la multiplication des quar-
res

rés du poids pour déterminer la valeur d'un diamant; & il est étonnant que notre Auteur ne l'ait point cité. Il n'y a que les diamans au-dessous d'un Karat qui ne soient pas assujettis à la règle. C'est sur ces fondemens que l'Auteur donne une table du prix des diamans depuis un Karat, un Karat un huitième, un Karat & un quart, &c. jusqu'à 100 Karats. Ensorte qu'on est même dispensé de la peine de faire ces sortes de calculs, qui deviennent un peu plus embarrassans lorsqu'il y a des fractions. Le Traducteur lui-même s'est fort trompé à cet égard, & c'est mal à propos qu'il critique son Auteur sur ce calcul de fractions, dans une note qui se trouve à la page 29. Voilà pour ce qui concerne l'évaluation des diamans, en égard à leur poids. Quant à leur taille on les distingue d'abord en deux especes, les brillans & les roses. L'éclat vif & e-

blouif-

blouissant des premiers ne provient que de la multitude de leurs angles & de leurs facettes, & ils se terminent par une petite surface plane qu'on nomme la table. L'Auteur détermine avec une très-grande exactitude toutes les proportions que doivent avoir entr'elles les différentes parties d'un brillant, pour qu'il soit de la forme la plus agreable relativement à sa grandeur, & qu'il jette tout l'eclat possible. Mais nous ne pourrions entrer ici dans ces sortes de détails, d'autant plus qu'ils supposent la connoissance de plusieurs termes d'Art, dont l'explication nous meneroit trop loin. Nous dirons seulement que pour mieux faire entendre ses principes, M. Jeffries a employé avec succès le secours des figures, & qu'il a fait graver 55 brillans, depuis le poids d'un Karat jusqu'à celui de cent, taillés proportionnellement à leur poids & à leur grandeur, afin qu'on puisse

puisse demontrer clairement les avantages ou les defauts de ceux qui leur feront analogues. Par exemple, si un diamant du poids de 6 Karats ne quadre pas avec celui qui se trouve ici gravé, c'est une marque qu'il est chargé d'une substance infirme qui en diminue l'eclat, & qu'il est necessaire de retrancher. Ainsi il est clair qu'on ne doit l'évaluer que sur le poids qui lui restera après la taille: ou bien si une pierre pesant cinq Karats n'a que l'étendue de celle qui en pèse 4, elle sera d'une forme lourde & grossière, parce que les côtés seront trop droits, ou bien elle aura trop d'épaisseur à la ceinture, &c.

A l'égard des diamans taillés en rose, ils ressemblent en quelque façon à un bouton de rose avant que la fleur s'épanouisse. Ils sont comme une espèce de demi-globe qui se termineroit en pointe vers le haut

haut. Dans ces roses les facettes couvrent la surface entière de la pierre, & les angles étant plus grands, ils jettent une plus grande quantité de rayons, dont l'éclat est équivalent à celui qui résout des angles plus petits & plus nombreux d'un brillant.

L'Auteur regarde la rose comme tout aussi estimable que le brillant, lorsqu'elle est bien conformée. C'est la manière de tailler le diamant la plus ancienne. Il s'élève contre la coutume où l'on est en Angleterre de convertir les roses en brillans, au grand préjudice de leur valeur réelle; & il fait voir qu'il n'y a que celles qui portent plus de poids qu'elles ne doivent, qui soient propres à faire des brillans.

Au reste il décrit la manière de tailler les roses, & détermine les proportions de ses différentes parties, avec autant de précision qu'il l'a fait pour les brillans. Il en a fait aussi

aussi graver les figures depuis celles d'un Karat jusqu'à celles de 100 Karats, pour qu'elles puissent servir de termes de comparaison. La methode de les evaluer est aussi la même que celle dont nous venons de parler. Mais il faut remarquer au sujet de cette evaluation, qu'on n'y a pas compris ce qu'il en coute pour la taille. Aussi l'Auteur a-t-il soin d'ajôuter 4 tables, qui font voir la depense necessaire, pour la taille des brillans & des roses, depuis un Karat jusqu'à cent. Il fait ensuite differentes reflexions qui ont rapport au Commerce, & dont les Joailliers pourront tirer beaucoup d'utilité. Ce qu'il y a de singulier, & qui est bien contraire à l'opinion commune, c'est qu'il pretend que les diamans, qu'on nomme du Brésil, ne sont pas une production de ce Pays, mais que les habitans les achettent en secret & à bon marché des Indiens de Goa, aux-

auxquels ils donnent en échange de l'or non monnoyé qui est si abondant chez eux.

Il nous reste à dire un mot des perles qui tiennent le premier rang après le diamant. Toute leur beauté est l'ouvrage de la Nature, elles ne reçoivent aucun embellissement de l'Art. Les plus belles & les plus précieuses sont parfaitement rondes, très-unies, d'une couleur de blanc de lait, non pas mate & languissante, mais vive & animée sans aucune tache. Elles sont d'autant moins estimées, proportionnellement à leur grosseur, qu'elles s'éloignent davantage de ces qualités.

La règle pour évaluer les perles est par le quarré de leur poids, de même que pour les diamans. C'est sur ce principe que l'Auteur a construit deux tables, dont l'une concerne les petites perles, & l'autre les grosses. On voit dans la première.

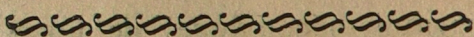
i. le

1. le nombre de perles compris dans une once, depuis celles d'un Karat jusqu'à celles qui n'en pésent que la trente-deuxième partie; 2. la diminution de leur grosseur, depuis celles d'un Karat jusqu'à celles de la trente-deuxième partie de ce poids; 3. la valeur de chaque perle depuis l'estimation de 2 schellings pour le Karat, jusqu'à celle de 16 schellings pour le même poids; & enfin la valeur d'une once de perles suivant ces differens prix.

Il s'agit dans la seconde table du prix des grosses perles, depuis celles d'un Karat, d'un Karat & un huitième, d'un Karat & un quart, &c. jusqu'à celles du poids de cent Karats. On y suit absolument la même règle du quarré du poids que pour les diamans, & on y evalue le prix moyen du Karat de ces perles à 8 schellings; & suivant cette progression une perle de 100 Karats y est estimée 4000 livres sterlings ou
envi

environ, 96000 livres de notre monnoye.

Le Lecteur est maintenant en etat de juger de l'utilité de ce Livre; l'estimation des diamans & des perles ne doit donc pas être assujettie au caprice & à la fantaisie des Joailliers. Il ne s'agit que de consulter les Connoisseurs pour determiner le prix du Karat, suivant la beauté de la pierre. Ainsi la valeur de ces bijoux deviendra aussi fixe & aussi certaine que celle de l'or & de l'argent; surtout si, comme l'Auteur le pretend, il n'y a point de mines de diamant dans le Bresil, dont la richesse & l'abondance pourroient dans la suite faire diminuer le prix de ces brillantes productions de la Nature.



III.

LA RELIGION CHRETIENNE DEMONSTREE PAR LA CONVERSION ET L' APOSTOLAT DE S. PAUL, *Ouvrage traduit de l' Anglois de Milord GEORGE LITTLELON, avec deux Discours sur l' Excellence intrinseque de l' Ecriture Sainte, traduits de l' Anglois de M. JEREMIE SEED.*

A Paris 1754.

(Memoires de Trévoux. Amst. 1754.)

MILORD LYTTLETON fut un Deïste, long-temps fameux en Angleterre; l'etude de la Religion, la lecture des saints Livres dissipèrent ses prejugués, & l'Ouvrage que nous annonçons fut le fruit & la preuve de son changement. On a bien souvent prouvé la verité du Christianisme par le *caractere des Fondateurs*; c'est-à-dire, par les traits

traits de sagesse & de sainteté qui brillent dans la vie de J. C. & de ses premiers disciples; mais il semble qu'on n'a pas insisté aussi particulièrement sur les témoignages éclatans que fournit la Conversion & l'Apostolat de S. Paul. Ce grand-homme ne fut pas du nombre de ceux que J. C. appella durant le cours de sa vie mortelle; il se trouva même, après la Résurrection du Sauveur, & dans les premiers jours de l'Eglise Chrétienne, livré à des préjugés violens contre la prédication de l'Évangile: cette situation mérite assurément d'être considérée, & c'est de-là qu'il faut partir pour bien juger de la révolution qui se fit dans les idées de ce nouvel Apôtre. Voilà le point de vue où se fixe Milord Lyttleton.

On conçoit qu'il a dû rappeler d'abord les divers passages où S. Paul fait l'Histoire de sa Conversion & de son Apostolat. Ces textes sont

H 2

dans

dans les Actes des Apôtres & dans les Epîtres aux Galates, aux Philippiens, à Timothée, &c. ils occupent ici les 16 ou 17 premières pages du volume, après quoi l'Auteur reprend ainsi.

Un homme qui rapporte de lui-même des faits de cette nature, & qui les rapporte d'une manière si formelle & si circonstanciée, doit nécessairement avoir été ou un Imposteur, qui, dans l'intention de tromper, avoît comme vrais des faits dont il connoissoit la fausseté; ou un Visionnaire, un Enthousiaste, qui par la force d'une imagination échauffée se faisoit illusion à lui-même, ou avoit été trompé par d'autres; & tout ce qu'il avance n'est qu'une suite de cette séduction, ou enfin, ce qu'il déclaroit avoir été la cause de sa Conversion est réellement arrivé; & par conséquent la Religion Chrétienne est de révélation divine.

Que

Que S. Paul n'ait été ni un Imposteur, ni un Visionnaire, ni un homme trompé par d'autres, c'est ce qu'on demontre dans toute la suite du Livre. Comment en effet eût-il été un Imposteur, n'ayant aucun motif de l'être; n'étant dominé ni par le desir des richesses, ni par l'amour de la reputation, ni par les charmes de l'autorité, ni par le caprice d'aucune passion dereglée? Mais en supposant même qu'il eût été assez depourvu de raison pour soutenir, sans aucun interêt, une imposture plus dangereuse encore pour lui que pour ses partisans, on fait voir qu'au-lieu de se menager des succès, il auroit trouvé des obstacles insurmontables.

Obstacles de la part des Apôtres & des autres Chretiens. Paul auroit dû être d'accord, d'intelligence, avec eux: mais comment supposer cet accord, cette intelligence, vu la persecution violente qu'il fit au

Christianisme jusqu'au moment de son voyage à Damas? Obstacles de la part des Payens, dont la Religion, la Morale, les Usages ne pouvoient compâtir avec la doctrine Evangelique. Ici l'Auteur expose les combats que S. Paul avoit à soutenir contre la politique & le pouvoir des Magistrats; contre l'interêt, le credit & l'artifice des Prêtres; contre les prejugués & les passions du Peuple; contre la sagesse & l'orgueil des Philosophes. Pour triompher de tous ces ennemis, il devoit compter sur quelque secours extraordinaire, sur un pouvoir superieur à celui de la Raison, à toute la force de la Dialectique & de l'Eloquence. Aussi (dit-il aux Theflaniciens) que la predication qu'il leur avoit faite de l'Evangile n'avoit pas été en paroles seulement; mais qu'elle avoit été accompagnée de miracles & de la vertu du S. Esprit. C'etoit à l'efficace de ce pouvoir divin qu'il attribuoit

tribuoit tous les succès..... S'il avoit réellement ce pouvoir, il étoit en état de triompher de tous les obstacles: mais en ce cas il n'étoit point un imposteur.

Pour montrer que les miracles de S. Paul n'étoient pas des prestiges, ou plutôt qu'il ne pouvoit réussir si ses miracles eussent été des prestiges, l'Auteur marque deux circonstances qui doivent préparer le succès des faux miracles: la première est *une disposition à se laisser tromper dans ceux à qui il s'agit de faire illusion*: la seconde est *une faction puissante qui favorise & soutient l'imposture*: deux circonstances, deux espèces de conditions qui se rencontrent en effet dans les éclats qu'ont opéré certains faux miracles celebres, & dont Milord Lyttleton fait l'Histoire. Mais S. Paul n'avoit pour lui ni l'une ni l'autre. Les Gentils n'étoient pas prévenus favorablement pour lui, ou pour les dogmes qu'il enseignoit ... Il

n'étoit pas non plus appuyé d'une cabale assez forte pour faire croire ses faux miracles aux Gentils. . . . Nulle Secte, nul Parti parmi eux ne pouvoit lui donner d'esperance. Tout ceci avec la suite est fort bon, & mérité l'attention du Lecteur. Ces deux conditions sur-tout, nécessaires au succès des faux miracles, sont à remarquer. Jusqu'ici on s'étoit appliqué à designer les caractères, les conditions des vrais miracles; on n'avoit pas également observé ce qui donne la vogue aux prestiges; du-moins les regles propres à faire juger de cette vogue, n'avoient point été marquées d'une manière aussi précise qu'elles le sont ici.

Mais S. Paul auroit-il été un Visionnaire, un Enthoufiaste, un homme seduit lui-même par une imagination échauffée? Qu'on en juge par le sommaire de ces details. S. Paul n'étoit ni transporté par un zele imprudent; ni livré à des ac-
cès

cès de melancolie; ni suspect d'ignorance, ni trop credule, ni esclave de la vanité. Tout cela est developpé, muni de bonnes preuves, concluant sous la plume de l'Auteur.

Il ajoûte que, quand S. Paul auroit eu toutes les qualités d'un Enthoufiaste, il n'auroit pu se faire illusion sur le miracle qui causa sa conversion; sur quoi l'on examine ses dispositions lorsqu'il alloit à Damas; les circonstances de son voyage, & de la vision qu'il eut dans le chemin; la maniere dont il traita ensuite avec Ananie; les miracles qu'il opera durant sa predication; le temoignage qu'il rend dans ses Epîtres à la communication qui étoit faite de ces dons miraculeux aux Eglises & aux particuliers qui les composoient. Si les Corinthiens n'eussent été assurés que ces dons existoient parmi eux, n'auroient ils pas pris *celui qui leur écrivoit*

H 5

pour

pour un extravagant, au-lieu de le
 reverer comme un Envoyé de
 Dieu? Si (par exemple) un Quaker,
 dans une assemblée de gens de sa
 Secte, leur disoit que plusieurs d'en-
 tr'eux ont le don de guérir par l'Es-
 prit de Dieu; ceux-ci d'operer d'au-
 tres miracles; ceux-là, de parler di-
 verses langues, ils le regarderoient
 assurement comme un fou, parce
 qu'ils ne s'attribuent point de pa-
 reils dons... Dira-t-on que les
 Corinthiens pouvoient s'attribuer
 ces dons surnaturels, ce que les
 Quakers ne font pas? Mais je de-
 manderai si de se les attribuer ces
 dons, c'estoit en eux impossure ou
 illusion? S'ils estoient tous des im-
 posteurs, ainsi que St. Paul, n'est-il
 pas ridicule que dans une Lettre
 qu'il n'ecrivoit qu'à eux & pour
 leur usage particulier, il les avertisse
 de ne pas s'enorgue illir de ces dons,
 de demander les uns plutôt que les
 autres, & de preferer la Charité à
 tous?... Aimera-t-on mieux dire
 que

que c'étoit par illusion qu'ils s'attribuoient ces dons miraculeux? Mais étoit-il possible, quelque illusion qu'on suppose dans S. Paul, & dans ces nouveaux Chrétiens, qu'ils se soient imaginés avoir un pouvoir de cette nature, s'ils ne l'avoient eu en effet?

Enfin, S. Paul auroit-il été trompé par d'autres? Quelle apparence, ou plutôt quelle possibilité dans une telle hypothèse! Quoi! Les Chrétiens auroient conçu le dessein de changer en Apôtre leur plus cruel ennemi; ils en seroient venus à bout dans le temps de ses plus grandes fureurs; ils auroient pu produire dans l'air une lumière plus éclatante que le Soleil; faire entendre à Saul la voix qui sortit de cette lumière; le rendre aveugle pendant trois jours; lui faire tomber ensuite des écailles des yeux, &c. Absurdités, impossibilités: mais quelle conclusion? *Donc ce que S. Paul prétend avoir été la cause de sa con-*

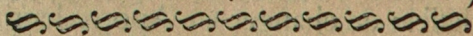
ver-

124 IV. *Histoire de l'Academie Royale*

version, est réellement arrivé; donc la Religion Chretienne est vraie.

Ce Livre est plein de bonnes choses: & les deux Discours qui le suivent sur l'excellence intrinsèque des Saintes Ecritures, meritent aussi d'être lus.

Nous avertissons que le même Libraire (Tilliard, Quai des Augustins) distribue toujours l'excellent Livre intitulé: *Les Temoins de la Resurrection de J. C. examines & juges selon les regles du Barreau.* (Vol. in 12.2 liv. 10 s.)



IV.

HISTOIRE de l'Academie Royale des Sciences & Belles-Lettres, Année MDCCLII. A Berlin, chez Haude & Spener, Libraires de Roi & de l'Academie Royale. 1753.

in quardo. pp. 512.

(Nouvelle Biblioth. Germ. T. Treizieme, Premiere Partie. A Amsterd. 1753.)

VOici le septieme Volume qui paroît de cette Histoire, commenten-

mencée avec le renouvellement de l'Academie, en 1744. La variété des Memoires qu'elle renferme, & même la singularité de la plupart d'entr'eux, doivent naturellement exciter l'attention des Lecteurs. Nous en donnerons des Extraits & nous commencerons celui ci par un Eloge, qui merite bien cette distinction.

E L O G E
DU GENERAL DE STILL.

CHRISTOFLE LOUIS DE STILL nâquit à *Berlin* l'an 1696, d'*Ulric de Still*, Lieutenant-General des Armées du Roi, Commandant de la Ville de *Magdebourg*, & de *Marie de Cofel*. Il fit ses Humanités au College de *Helmstedt*, & acheva de se perfectionner dans ses etudes à l'Université de *Halle*. L'amour des Letres n'altéra pas en lui le desir de la Gloire. En 1715. que la guerre survint avec la *Suède*,
Mon-

Monsieur *de Still* voulut servir sa Patrie; il fit le Siege de *Stralsund*, & de l'Infanterie il passa dans la Cavalerie pour laquelle sa vivacité sembloit le destiner. Il ne se contentoit pas d'avoir une charge, il voulouit être digne de la remplir. La longue paix qui depuis l'année 1717. dura jusqu'à 1733. n'avoit fourni aux Militaires aucune occasion d'acquérir l'experience de leur Art. Tous estoient reduits à la simple theorie, qui en comparaison de l'experience ne doit se regarder que comme l'ombre à l'egard de l'objet réel. A la mort d'AUGUSTE Roi de *Pologne*, Mr. *de Still* ne laissa point echapper l'occasion qui se presenta à lui; il assista au fameux Siege de *Dantzic* qui se fit sous la direction du Marechal *Munich*, & il eut la satisfaction de faire sous le Prince EUGENE la derniere Campagne où ce Prince commanda sur le *Rhin*. Après la mort du feu Roi, le

Roi

Roi d'à present le nomma Gouverneur de son Frere, le Prince HENRI. Mr. *de Still* estoit d'autant plus digne de cet emploi, qu'il reünissoit les qualités du cœur aux talens de l'esprit, & aux vertus militaires. Au renouvellement de l'Academie, Mr. *de Still* en fut élu Curateur. Il est honteux de le dire, mais il n'en est pas moins vrai, qu'on trouve rarement parmi les personnes de naissance des esprits aussi eclaires que le sien, & un merite aussi digne de l'Academie que l'avoit Mr. *de Still*. Il n'estoit point etranger parmi les differentes Sciences que notre Academie reünit en corps; il auroit même été capable de nous enrichir de ses travaux litteraires, si ses differentes fonctions ne lui en avoient derobé le tems. Son penchant le portoit aux Belles-Lettres; il preferoit aux Sciences austeres les graces de l'Eloquence; non pas cette profusion de mots qui
n'opere

n'opere qu'une espece de bourdonnement agreable aux oreilles, mais la force des pensées, qui par des expressions majestueuses forcent l'Auditeur à les entendre, persuade, & entraîne les suffrages.

Il regardoit les Anciens comme nos Maîtres, & leur donnoit fortout la preference sur les Modernes par l'etude plus profonde de leur Art qu'ils avoient faite. Nous lui avons souvent entendu dire, qu'autrefois un homme pouvoit devenir habile, parce qu'il ne consacroit ses talens qu'à l'Art qu'il embrasoit: mais que le goût de notre siecle pour l'universalité des Sciences, ne pouvoit produire que des hommes superficiels en tout genre; & il regardoit ce goût comme la cause de la decadence des Lettres: il ne croyoit pas que *Virgile* dût commenter *Eüclide*, ni que *Platon* fût des Vaudevilles, la vie d'un homme ne suffisant pas pour approfondir
une

une Science. La Guerre tira bientôt Mr. de Still de l'asyle des Muses; il suivit le Roi en *Moravie* l'année 1742. Il reçut en 1743. le Regiment de Cavalerie du Prince EUGENE d'*Anhalt*, & fut de la promotion des Generaux - Majors.

La seconde Guerre de 1745. lui fournit des occasions pour deployer ses vertus militaires; il battit avec sa Brigade le General *Nadasti* dans une affaire d'avant-garde auprès de *Landsbut*, & le poursuivit jusqu'en *Bohème*. Peu de tems après il fut blessé à la Bataille de *Friedberg*; il est superflu de dire qu'il y acquit de la gloire. Les exploits que fit la Cavalerie *Prussienne* en ce jour-là sont trop connus pour les rappeler ici. Après l'Expedition de *Saxe* Mr. de *Still* revint avec le Roi à *Berlin*, où il trouva Mr. de *Maupertuis* devenu depuis peu President de l'Academie; il participa à la joye que tout notre Corps ressentit d'avoir à

Part. II. I sa

sa tête un Sçavant aussi illustre. Les Sciences & les Arts se tiennent tous comme par la main: la Methode qui conduit un Geometre dans les profondeurs de la Nature, ou qui guide un Philosophe dans les tenebres de la Metaphysique, est la même pour tous les Arts. Mr. *de Still*, qui avec le goût des Sciences s'etoit acquis cette Methode, voulut l'appliquer à un Metier qu'il faisoit avec succès, & qui dans la Guerre l'avoit couvert de gloire; il composa un Ouvrage sur l'origine & les progrès de la Cavalerie: ce que nous en avons vu est plein de recherches curieuses, & de details pleins d'erudition. Il l'avoit poussé jusqu'à l'an 1750, & la mort l'empêcha d'achever ce que ses recherches auroient eu de plus interessant à nous apprendre. Le Manuscrit est entre les mains de sa famille: ce seroit une perte pour le Public, s'il etoit frustré de cet heritage.

Depuis

Depuis l'année 1750. Mr. de Still se sentit attaqué d'un asthme, qui allant toujours en empirant causa enfin sa mort le 19. d'Octobre 1752. Il avoit epousé *Charlotte de Hus*, fille du Président de la Regence de *Magdebourg*; il laissa deux fils qui sont Officiers, & quatre filles dont deux sont en bas-âge. Il avoit le cœur serviable, plein de candeur & de desinteressement; sa sagesse étoit gaye, & sa joye étoit sage. Les talens de son esprit ne servoient qu'à relever les qualités de son cœur. Né pour les Arts comme pour la Guerre, pour la Cour comme pour la Retraite, il étoit de ce petit nombre de gens qui ne devroient jamais mourir: mais comme la Vertu ne se derobe pas aux atteintes de la mort, il a sçu survivre à lui-même en laissant un nom cher aux Arts, & estimé des honnêtes-gens.

Passons presentement aux Memoires, suivant l'ordre des Classes dans lesquelles ils sont distribués.

CLASSE de *Philosophie Experimentale*.

I. *Nouvelles Experiences sur le Sang Humain*, par Mr. *Eller*. On a déjà poussé fort loin l'analyse de ce fluide; mais les recherches de l'Auteur de ce Memoire ajoutent un nouveau degré de precision à ce qui à été fait à cet egard. *Leuvenhoeck*, par exemple, & le Docteur *Furin*, ont fait divers essais pour determiner la grosseur des plus petites molécules de la masse du sang. Il resulte de celles de Mr. *Eller*, que le diametre d'une petite boule de sang rouge est

I
egale à $\frac{1}{1960}$ de la longueur d'un pouce; de sorte que les diametres de 20 de ces petites boules egalent, à peu de chose près, le diametre d'un

d'un de ces grains de fable, dont *Leuvenboeck* avoit fixé la grosseur à la centieme partie d'un pouce.

Mais ce à quoi notre docte Academicien s'est le plus attaché, c'est à juger des alterations que différentes drogues qui entrent dans les remedes ordinaires, produisent en se mêlant avec la masse du sang. Lorsque ce mélange se fait dans le corps humain, il est caché à notre vuë; il s'agit de mettre l'operation sous nos yeux, & voici comment l'on s'y est pris.

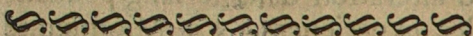
Mr. *Eller* a fait saigner dans sa chambre succesivement plusieurs personnes qui se portoient bien, & qui se faisoient tirer du sang par precaution, ou par coutume. Le sang, reçu dans un vaisseau tiédi, etoit aussi-tôt placé dans un petit bain-marie portatif, chauffé par une lampe. La chaleur du bain fut ajustée par le Thermometre d'une maniere si exacte, que le degré de
1 3 chaud

chaud égalant parfaitement celui de notre corps, ne permettoit aucun changement dans la portion du sang à examiner, pendant une demi-heure, & même davantage. Les mêmes précautions ont été observées à l'égard des médicamens destinés au mélange avec le sang. Comme rien n'entre dans la masse de notre sang que par les vaisseaux lactés & par les veines resorbentes, dont la petitesse extrême n'admet que des fluides extrêmement deliés, les sels & les corps salins avoient été auparavant dissous & purifiés dans l'eau distillée, & les corps gommeux avoient aussi éprouvé une solution & une préparation semblable. Les Resineux, sous la forme de Teinture, ou d'Essence, étoient delayés dans de l'Esprit de vin. De petites phioles, remplies de tous ces médicamens rendus fluides, furent aussi placées dans le bain-marie, afin d'y acquérir le même degré de chaleur

que

que le sang. Enfin, pour faire le mélange en question, on avoit choisi de petites phioles cylindriques, qui pouvoient contenir une demi-once d'au; elles furent chauffées de la même maniere, & par le même degré de chaleur, pour ne point causer d'alteration dans le sang pendant les experiences. Le Microscope même qui servit à les faire, fut placé de maniere à recevoir le degré de chaleur convenable. L'ordre qui fut suivi dans chaque experience, étoit de mêler deux gros environ de sang avec un tiers ou un quart de ces drogues medicinales en forme liquide. Le mélange fait, & la petite phiole étant secouée, l'Observateur avoit soin de remarquer le changement visible, soit pour la couleur, soit pour la consistance; & immédiatement après il prenoit avec un petit pinceau une très petite quantité de ce mélange, qu'il étendoit entre les

petites plaques transparentes de talc d'un Microscope, pour regarder l'alteration que chaque drogue caufoit dans le sang; & c'est à rendre compte des phenomenes observés par cette voye, qu'est employé le reste de ce Memoire.



V.

DISCOURS PRONONCE'S le
8 Mai de cette année à l'Assemblée
publique de la Societé Royale des
Sciences & Belles-Lettres de
Nancy,

(Lettres sur quelques ecrits de ce tems.
T. IX. p. 201. A Nancy. 1753.)

On vient, Monsieur, de m'envoyer de Rome la traduction Italienne d'un Discours anonyme prononcé au mois de Janvier dernier dans une séance publique de la Socie-

Société Royale de Nanci. Cette traduction est accompagnée d'une Lettre Italienne de M. *Morei*, Prelat & President de l'Academie de Rome, au Pere de *Menoux*, Jesuite, superieur des Missions Royales de Lorraine. Je vais vous entretenir de ces deux monumens les plus glorieux peut-être de l'Histoire litteraire de notre siècle.

L'Orateur declare d'abord qu'il n'aspire ni à la gloire d'être associé à l'Academie, ni aux prix honorables qu'elle distribue; il ne veut qu'applaudir aux triomphes des Academiciens, & les feliciter de leur constante application à remplir les vûes de leur Fondateur. L'intention du Prince en donnant naissance à l'Academie de Lorraine, a été d'etablir une Société qui reunît les sciences, les arts & les vertus, & qui suppléât aux defauts des autres Sociétés particulières, presque

toutes defectueuses à certains egards.

Société politique pour le gouvernement des États; mais à combien de revolutions une Republique n'est-elle pas exposée? Elle porte dans son sein, par la diversité des caractères, & par la contrariété des interêts, des semences de discorde, & les principes de sa ruine. Société Militaire pour la defense des Peuples; mais un Corps d'Armée ne se rend utile que par sa propre destruction, & ne devient célèbre qu'aux depens de l'humanité. Société religieuse, pour conserver, à l'abri de la retraite, l'innocence des mœurs; mais quand même dans les Communautés les plus ferventes la paix regneroit sans cesse, tourneroit-elle toujours au profit du Public? Société de commerce pour enrichir les Concitoyens des depouilles de l'Étranger; mais l'industrie ne s'exer-

s'exerce-t-elle jamais au prejudice de l'equité? Et la cupidité toujours infatiable n'emploie-t-elle pas souvent ses efforts & ses ressources pour cimenter l'opulence de quelques Particuliers sur la misère de tout un Peuple? Société d'éducation pour l'instruction de la jeunesse; mais si dans les Ecoles publiques & dans les Universités les plus célèbres on a fait à force de tems & de travail quelques progrès dans les Sciences, y apprend-on le grand art & les moyens sûrs d'en faire un bon usage? Société de plaisir pour amuser son oisiveté & charmer ses ennuis; mais trouve-t-on toujours l'agrement qu'on va chercher dans les Assemblées publiques ou particulières? La vertu confondue avec le vice dans celles-là n'a-t-elle ni assauts à essayer, ni dangers à craindre? Et ne voit-on jamais dans celles-ci la haine cachée sous le masque de l'amitié; & les

noir-

noirceurs de la trahison sous les dehors de la politesse? Société de famille pour perpetuer son nom, & par l'union des cœurs, s'assurer d'heureux jours; mais si la concorde est assez rare parmi les freres, est-il bien rare de voir les liens les plus chers, les liaisons les plus tendres, les nœuds, les plus intimes & les plus forts, s'affoiblir par la jalousie, se denouer par l'inconstance, se rompre par le caprice, & finir par l'indifférence ou par la perfidie?

A ce tableau des différentes Sociétés succede un magnifique portrait d'une Compagnie de Sçavans vertueux, qui reuniroit toutes sortes d'avantages sans le melange d'aucun defect. C'est dans ce point de vûe que l'Orateur prend plaisir à envisager les Academiciens, auxquels il adresse la parole, & qu'il exhorte à marcher sans cesse dans cette brillante carrière, qui leur ouvre un chemin à l'immortalité.

Ce

Ce discours avoit été remis cacheté au Secretaire de l'Academie, peu de tems avant la seance publique. Les Academiciens n'eurent pas de peine à en reconnoître l'Auteur; & le Pere de Menoux qui avoit été chargé d'en faire la lecture à l'Assemblée, prit la parole & leur dit :

Quoique de son propre aveu l'Anonyme ne soit ni Academicien, ni Artiste, & qu'il n'aspire ni à nos prix, ni à nos eloges: cependant à en juger par les vûes profondes & les avis judicieux repandus dans son ouvrage, je croirois volontiers que cet Auteur justement applaudi, a merité plus d'une fois d'être couronné; qu'au milieu même d'une Academie des Sciences il se feroit respecter par les plus Scavans, & pourroit leur parler en Maître. Il ne m'est pas permis de le nommer; mais qui peut le meconnoître ici? Qui dans la Lorraine n'a pas éprouvé

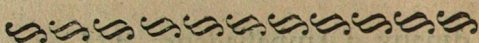
vé ses bienfaits? Qui dans l'Europe n'a pas entendu parler de ses vertus? A la tête des Armées c'étoit un Heros; dans les revers, c'étoit un Sage; dans la prospérité, c'est un Philosophe; dans le christianisme, c'est un exemple; aux pieds des Autels, c'est un spectacle; dans l'Etat, c'est un Citoyen; dans le commerce de la vie c'est un ami: pour le Peuple, c'est un pere; parmi les hommes c'est un homme; sur le trône, c'est un Roi. Il est beau, Messieurs, d'écrire comme Cesar & de gouverner comme Auguste!

M. Morei marque au Pere de Menoux que l'Academie de Rome ayant reçu un exemplaire de ce discours, il fut chargé par sa Compagnie de le faire traduire en Italien; que le Pape l'a lû & en a été charmé; & que le 22 de Mars on en fit publiquement la lecture dans une seance de l'Academie en presence d'une Auguste Assemblée de Cardinaux,

dinaux, d'Ambassadeurs, de Generaux d'Ordres, & d'un nombre infini de Seigneurs & de Prelats. Apres chaque phrase le Lecteur etoit interrompu par des applaudissemens redoubles; & à la fin de la lecture il y eut une acclamation universelle à laquelle succeda un grand silence. Tout le monde se leva & se decouvrit; & M. Morei proclama à haute VOIX, STANISLAS PREMIER, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar, honoraire de l'Academie. Les acclamations recommencerent comme auparavant, apres lesquels un Jesuite prononça en vers Latins l'eloge du Roi.

Je ne doute pas Monsieur, que les autres Villes ne suivent bien-tôt l'exemple de la Capitale du monde; & que toutes les Academies de l'Europe ne retentissent incessamment du nom glorieux de STANISLAS.

VI. QUEL



VI.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

par Mr. de Voltaire.

(Observations sur la Litterature Moderne Tom. VIII. a Londres. 1752. pag. 280:288.)

QUEL homme, que M. de Voltaire! En moins d'un an il donne à Dresde une Edition generale de ses Oeuvres, avec des augmentations & des corrections considerables. Il fait jouer à Paris une Piece nouvelle, qu'on peut regarder comme un Chef-d'œuvre de Poësie & d'Eloquence. Il imprime à Berlin une Histoire admirable du plus long Regne de la France, & d'un des plus grands de nos Rois. Ce dernier Ouvrage surtout, cause mon etonnement. Une Histoire du siècle de Louis XIV, où, dans deux petits
Volumes

Volumes, on rapporte tous les evenemens avec la dernière précision; on développe tous les ressorts, qui leur ont donné naissance. On dé mêle les divers interêts de toutes les Puissances de l'Europe; on fait connoître les Generaux, les Ministres, les hommes célèbres, qui ont vécu sous le Regne glorieux de Louis le Grand & la plûpart des Princes ses contemporains: où l'on n'omet aucun fait interessant, aucune circonstance curieuse, aucune Anecdote amusante; où l'Auteur parle de guerre comme un General d'Armée; de politique, comme un Ministre d'Etat; de Commerce, comme un Negociant; de Religion, comme un Theologien, de Finance, comme un Traitant; de toutes les Sciences en general, comme s'il eût fait de chacune d'elles une etude particuliere: où chaque chose est traitée dans le goût, qui lui convient, dans le style, qui lui est

Part. II.

K

pro-

propre, mais toujours, dans le goût & dans le style de M. de Voltaire, c'est-à-dire, avec cet air de liberté, ce ton de vérité, cette hardiesse de pensées, ces tours ingénieux, ce brillant coloris, qui caractèrisent ses Ouvrages, & qui le mettent si fort au-dessus de tous les Profateurs de notre Nation. Voilà le chef-d'œuvre admirable, qui le justifie pleinement de l'injuste accusation de ses ennemis. On veut que les années, qui détruisent tout, ayent déjà commencé sur son esprit à exercer leur empire. Mais que l'on en jugé sans prévention, l'Histoire de Charles XII vaut-elle mieux que celle de Louis XIV? Tout le monde connoît le premier de ces deux Ouvrages; l'autre est moins répandu en France; ce que j'en dirai pourra servir à en donner quelque notion, en attendant qu'on puisse se le procurer plus aisément.

Il avoit déjà paru il y a plusieurs années,

années, quelques chapitres de cette Histoire, sous le titre d'*Essai sur le Siècle de Louis XIV.* M. de Voltaire, en donnant l'Ouvrage entier au Public, n'a presque rien changé à ce commencement. Il avoit laissé son Heros sous la tutèle du Cardinal Mazarin; c'est dans ce même endroit, qu'il reprend la suite de son Histoire, & ce qu'il a ajoûté ne commence guère avant le tems, où Louis XIV voulut gouverner son Royaume par lui-même, c'est à dire, après la mort du Cardinal Mazarin. C'est dans cet endroit là aussi, que je commencerai mon Extrait, car comme les cinq premiers chapitres sont entre les mains de tout le monde, & se trouvent dans toutes les Editions des Oeuvres de l'Auteur, je ne dois parler, que de ce qu'on n'a point encore vû. Mais la matière est trop apondante, pour la traiter dans un seul article; je serai donc obligé de revenir souvent a un Ouvrage où tout est précieux.

cieux. Chaque chapitre peut fournir le sujet d'un extrait intéressant; & chaque extrait, quelque mediocre qu'on le suppose, ne sçauroit manquer de donner du prix à la Feuille. C'est ce qui m'engagera à les multiplier le plus qu'il me sera possible, & à remettre même à l'Ordinaire suivant, l'Analyse que je m'étois proposée de commencer aujourd'hui par le sixième chapitre de cette Histoire. Je me contenterai de rendre compte de ce que l'Auteur a ajouté de nouveau à la fin du cinquième: ce sont quelques evenemens qui se sont passés depuis la mort de Cromwel, jusqu'à celle du Cardinal Mazarin. Les principaux sont l'arrivée de la Reine de Suede en France, le mariage de Louis XIV, & la paix des Pyrenées.

Quand Christine vint à Paris, dit M. de Voltaire, on admira en elle une jeune Reine, qui à vingt-sept ans

ans avoit renoncé à la Souveraineté dont elle étoit digne, pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux Ecrivains Protestans, d'avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa Couronne, que parce qu'elle ne pouvoit plus la garder; mais il faut toujours que ce qui est grand, soit attaqué par les petits esprits.

Christine „sçavoit huit Langues; elle avoit été Disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm dans son Palais, après n'avoir pû obtenir seulement une pension en France, où ses Ouvrages furent même proscrits, pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avoit attiré en Suede tous ceux, qui pouvoient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avoit dégoûtée de regner sur un peuple, qui n'étoit que Soldat. Elle crut qu'il valoit mieux vivre avec des hommes qui pen-
K 3 sent,

sent, que de commander à des hommes sans Lettres & sans genie.,,

La Reine de Suede ne vint en France, que pour y passer. Elle plût à la Cour, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme, dit l'Auteur, dont le genie pût atteindre au sien. Le Roi la vit, & lui fit de grans honneurs; mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance, le bon sens, avec lequel il étoit né, le rendoit timide. La plûpart des femmes & des Courtisans n'observerent autre chose dans cette Reine Philosophe, sinon qu'elle n'étoit pas coëffée à la Françoise, & qu'elle dansoit mal.

Il falloit deux choses au Cardinal Mazarin, pour consommer heureusement son Ministère. Faire la paix, & assurer le repos de l'État, par le mariage du Roi. L'une fut une suite de l'autre, & c'est l'Espagne, qui procura à la France ce double avantage, Mazarin. & Dom Louis
de

de Haro se rendirent dans l'Isle des Faifans, pour conferer ensemble de ces deux grands objets. Voici comme en peu de mots M. de Voltaire nous trace le caractere des deux Ministres.

„La politique du Cardinal etoit la finesse; celle de Dom Louis, la lenteur. Celui-ci ne donnoit presque jamais de paroles, & celui-la en donnoit toujours d'equivoques. Le genie du Ministre Italien etoit de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol etoit de s'empêcher d'être surpris.,,

Les Conferences durerent quatre mois, & finirent par le mariage deln- tante & la paix des Pyrenées. Après ces deux grands evenemens, Mazarin devint plus maitre en France, que jamais. Il amena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un pere, qui auroit marié son fils, sans lui donner l'administration de son bien, dit M. de Voltaire n'en eût pas use

autrement que le Ministre. On n'eut plus auprès de lui un accès libre; si quelqu'un estoit assez mauvais courtisan, pour demander une grace au Roi, il estoit perdu. Le Cardinal ne jouit plus long-tems de ce haut degré de puissance, & sa mort mit le Roy en possession de toute son autorité. Les reflexions par lesquelles l'Auteur termine ce Chapitre, feront la fin de la feuille.

On n'entreprendra pas ici d'examiner si le Cardinal Mazarin a été un grand Ministre ou non. C'est à ses actions de parler, & à la posterité de juger. On suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un genie presque divin dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. C'en est point une penetration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes pour peu qu'ils ayent de bon sens, voyent tous à peu près leurs interêts. Un Bourgeois d'Amster-

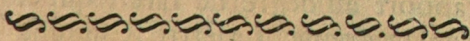
Amsterdam ou de Rome, en sçait sur ce point autant que Sejan, Ximenès, Boukinham, Richelieu ou Mazarin; mais notre conduite & nos entreprises dependent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dependent de la fortune. Par exemple, si un genie tel que le Pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, ayoit eu la Rochelle à prendre, il auroit invite dans son Camp les principaux chefs sous un serment sacre, & se feroit defait d'eux. Mazarin feroit entre dans la Ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les Bourgeois. Donc Louis de Haro n'eut pas Hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer, à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la Rochelle en conquerant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglois, delivroient la Rochelle, & faisoient passer Richelieu pour un temeraire.

On,

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer, que l'ame de Richelieu respiroit la hauteur & la vengeance. Que Mazarin estoit sage, souple & avide de bien; mais pour connoître à quel point un Ministre a de l'esprit, il faut, ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il à écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les Courtisans celui qui à le plus d'esprit échoue; & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, reussit. En lisant les Lettres du Cardinal Mazarin & les Memoires du Cardinal de Retz, on voit aisement que Retz estoit le genie supérieur. Cependant Mazarin fut tout-puissant, & Retz fut accablé. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune.

Mais

Mais pour être un bon Ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie. Le monument qui immortalise le Cardinal Mazarin, est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette Province à la France, dans le tems que la France étoit déchaînée contre lui; & par une fatalité singuliere, il fit plus de bien au Royaume, lorsqu'il y étoit persecuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue.



VII.

EXPLICATION

d'une Suite de Medailles, par Mr. CHAPAT, Conseiller de Cour de S. M. le Roi de Prusse. A MONSIEUR FORMEY.

(Nouvelle Bibliothèque Germanique Tom. XIII. Seconde Partie, p. 430. Amst. 1753.)

MON-

MONSIEUR,

COMME vous m'avez temoigné que l'Exposition de mes Medailles pourroit trouver place dans la *Bibliothèque Germanique*, je ne faurois trop vous remercier d'une offre si avantageuse : j'avouë qu'elle me fait un veritable plaisir. Je vous remets donc ma Collection. Je me flatte que les Curieux voudront bien s'y arrêter un moment : il me semble qu'elle mérite cet honneur, soit à cause des traits d'Histoire dont elle est susceptible, soit par rapport au degré de rareté qui la rend précieuse. La lettre R signifie que la Pièce n'est point commune ; deux RR marquent qu'elle est des plus rares ; trois R R R qu'elle est rarissime ; & quatre R R R R qu'on ne peut guère espérer de l'acquérir.

Ce qui me détermine encore à produire au grand jour les Medailles qui forment ma petite Suite, c'est qu'elles sont toutes d'une antiquité non suspecte ; la plupart ce qu'on

nom-

nomme *Fleurs de coin*. Chacune de ces Medailles est décrite d'une maniere succincte, & aussi clairement qu'il m'a été possible. Quant à l'exactitude, je me crois à l'abri de tout reproche: je suis en état de faire voir par les Originaux, que mes Descriptions sont fidèles.

Au reste j'ai mis à la tête de mon petit Trésor quelques Médailles Etrangères, quelques unes qui sont du plus grand module, & trois du Bas-Empire, sçavoir en argent:

1. La Tête d'*Alexandre* fils de *Pyrrhus*, couverte d'un musle de Lion.

Revers. Un Homme demi-nud, assis: de la main droite il tient un Oiseau, de la gauche il s'appuye sur une espee de javeline à grains: vis-à-vis des genoux de la Figure paroissent ces deux lettres AH, liées ensemble: derrière la chaise on lit ce mot placé de haut en bas, ΑΛΕΔΖΑΝΔΡ....

2. Un Quarré long en forme de Labyrinthe, avec ces lettres ΑΥΚΙ....

Revers.

Revers. Un Bœuf qui prend par la queue un chien: au dessus sont ces autres lettres KENIZK. . .

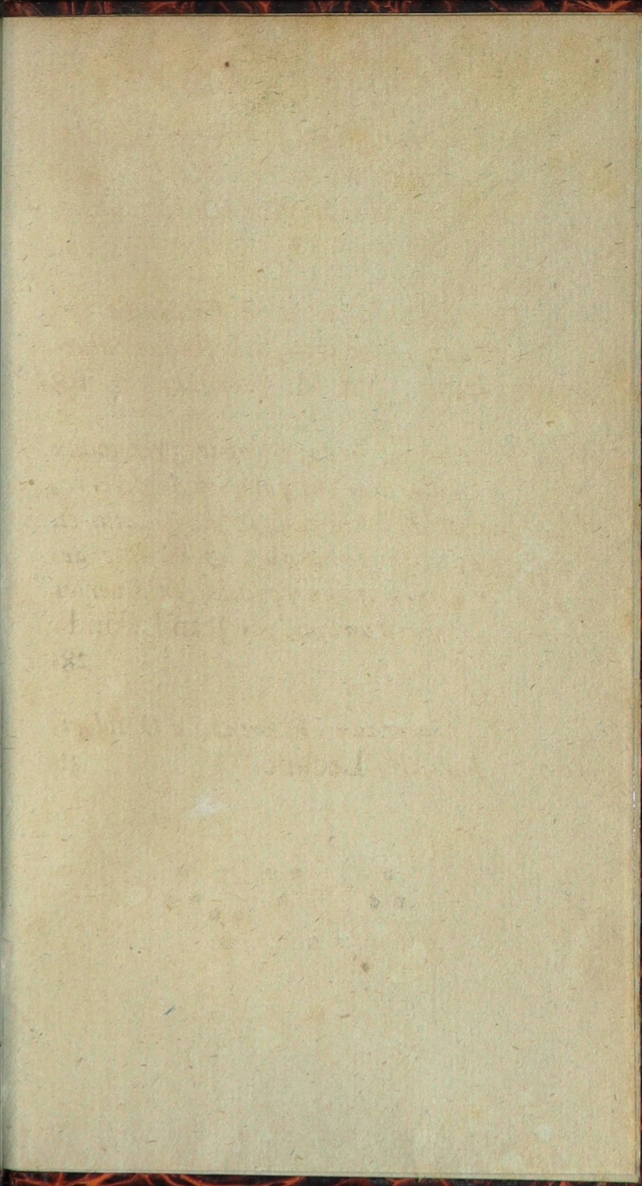
3. La Tête de Rome avec ce mot abrégé, RVS. A l'opposite on apperçoit distinctement trois chiffres, rangés de cette manière, IVX.

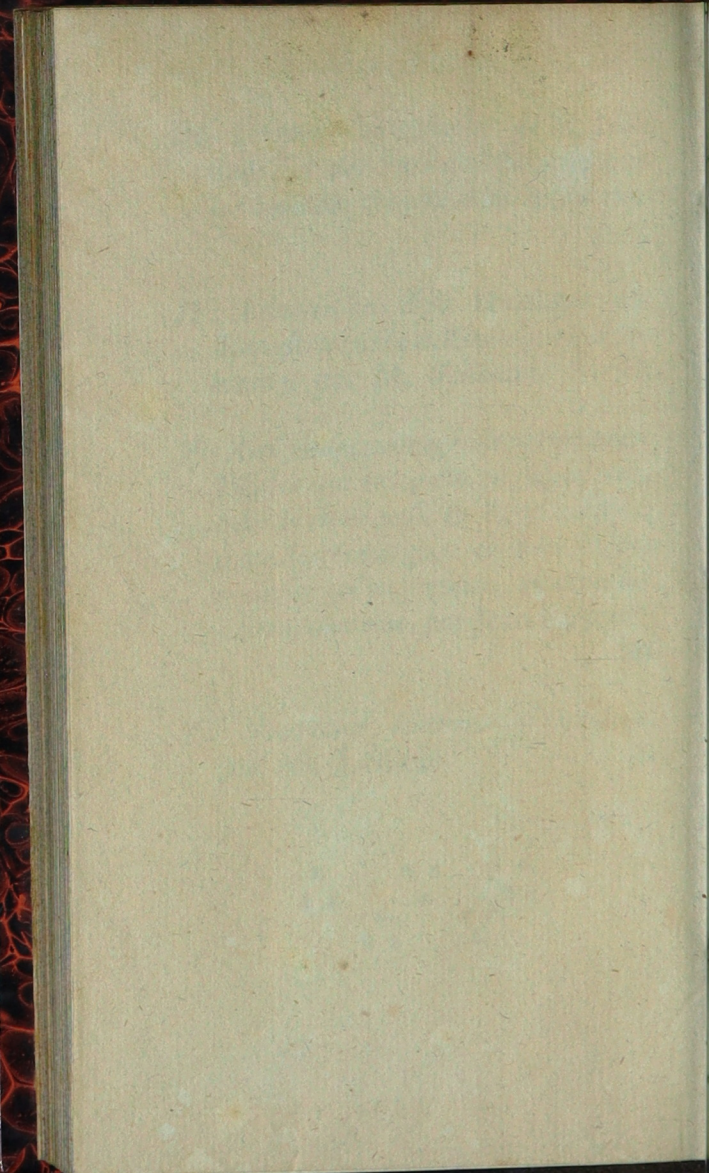
Revers. Un Homme dans un char à quatre chevaux qui vont à toute bride: au dessous il y a ces lettres M. AVF. en guise de monogramme: immédiatement après, Roma (RRR)

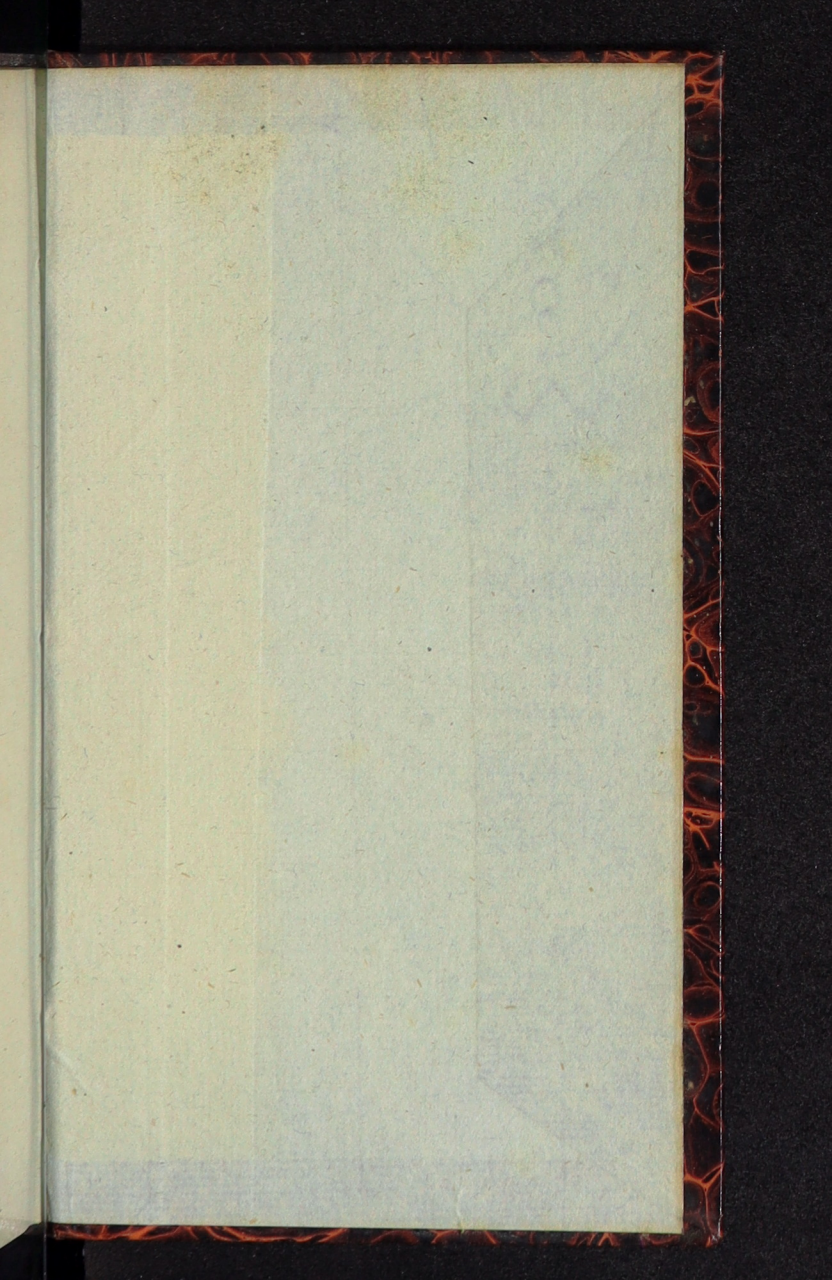
Durant les calamités de la Seconde Guerre Punique *Marcus Aufidius Rusticus*, Questeur ensuite Tribun du Peuple, fit frapper cette Pièce d'argent. Les Romains augmentèrent considérablement la Monnoie, afin de pouvoir subvenir aux besoins publics: en sorte que ces trois lettres numérales IVX. pourroient bien signifier quatre Deniers, comme celles dont *Vaillant* fait mention, ainsi marquées XVI. signifient seize As. Voyez l'Ouvrage intitulé *Nammi Antiqui Familiarum Romanarum.* &c. p. 157. Tab. XXV. Tom. I.

La Suiide dans la Partie suivante de ce Journal.

Lin-
que
ciel.
247
des
du-
18
noter
tres
i-ci,
des
refes
nd
280
logis
311









Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn176719434X/phys_0088



